

La bulle du Vendredi Saint à Séville

Résumé

Dominique Fournier
CNRS - Eco-anthropologie et ethnobiologie

La Semaine sainte à Séville a acquis une juste renommée par sa démesure et la complexité de son organisation. L'application du principe d'une bulle autorisant la consommation de viande au cours de cette période ne pouvait que prendre des aspects distincts de ceux qu'elle impliquait dans d'autres villes espagnoles.

Il est évident que la position de l'Église en matière d'abstinence ou de jeûne n'a jamais cessé de susciter des commentaires de la part des pères de l'Église ou des théologiens. Comme il s'agissait pour elle de se démarquer des deux autres grandes religions du Livre, l'Église devait à la fois faire preuve d'intransigeance doctrinale et d'une certaine souplesse dans les modalités d'application. Refusant toute forme d'interdit alimentaire absolu, et tenant compte des coutumes différentes suivant les pays, elle avait suivi Saint Jérôme sur ce point, en laissant « à chaque province abonder dans son sens, et regarder les prescriptions de ses chefs comme des lois venues des Apôtres ».

Aspects sociaux, dynamique sociale, pauvres et riches

Il fallait expliquer le jeûne et l'abstinence, l'appliquer non seulement à des périodes calendaires, mais aussi à certains produits alimentaires donnés. Aucun interdit absolu n'étant retenu, il était facile d'imposer l'idée d'une bulle autorisant ponctuellement la consommation des produits soumis à l'abstinence, en excipant à la fois de particularismes culturels, et de qualités nutritionnelles spécifiques. On se situe là exactement sur la frontière qui détermine ce qui relève du domaine de la nature, puisque, selon la loi naturelle, il est nécessaire de se nourrir, et ce qui revient à un comportement social visant à une adaptation culturelle à ce que d'aucuns considèrent comme une contrainte.

Le problème était que seuls les plus riches avaient la possibilité de payer la dîme associée à la bulle. Cela mettait en lumière une situation socio-économique déséquilibrée au regard des règles de la charité, alors que l'abstinence d'une denrée généralement inaccessible comme la viande pour les pauvres ne présentait pas en fait pour eux une mortification bien grande.

Au moment où l'Église entendait se démocratiser, cette disproportion semblait toujours plus mal perçue, et les plus hautes autorités ecclésiastiques andalouses furent amenées à généraliser l'usage de la bulle.

Conflits générationnels et besoin de tenir le corps

Les théologiens qui se penchèrent sérieusement sur la question de la viande n'hésitèrent pas à lier celle-ci la luxure. Car si elle fournissait des éléments indispensables à une bonne santé, elle procurait également du plaisir à ceux qui en mangeaient, et attisait ainsi « les convoitises de la chair », celles-ci portant « sur les choses délectables au toucher qui se trouvent dans les nourritures et dans les rapports sexuels » (Saint Thomas d'Aquin).

De nos jours, la consommation de viande paraît particulièrement indispensable aux Sévillans le vendredi saint. C'est là une forme de paradoxe qui tranche avec la religiosité

qui semble guider l'organisation de la semaine à travers l'ensemble du réseau urbain et social. Or le moment-clef de cette période est ici la nuit du jeudi au vendredi, quand sortent *los pasos de madrugada*. Qu'il s'agisse des porteurs des images, des pénitents qui défilent ou de la foule qui assiste toute la nuit au passage des processions, tous sont épuisés par ce temps de veille et d'efforts intenses, consacrés à l'exaltation religieuse de la mort du Christ. D'après les tenants de la diététique traditionnelle, seules la graisse et la viande sont capables de couvrir ce besoin de récupération énergétique exceptionnel.

Une autre incertitude concerne l'âge auquel les jeunes gens sont soumis à l'abstinence. L'interrogation prend ici un relief particulier car on est frappé par le nombre de jeunes qui se pressent sur le parcours des *pasos*. Serrés les uns contre les autres, filles et garçons trouvaient là jadis l'occasion unique d'une promiscuité favorable à l'éveil des émois sexuels. La *bullá*, cette effervescence joyeuse parfaitement chaotique, est de plus largement arrosée. Tout se passe comme si, par ce rituel de célébration de la mort, la ville cherchait à s'enorgueillir de sa capacité de reproduction future, celle d'une génération se riant de la contagion de la mort pour affirmer bientôt la vitalité du groupe. Comment la viande, favorable à la luxure, aurait-elle pu être absente de cette débauche de symboles contrastés ?

Il était donc prévisible que, comme l'a montré J. Pitt-Rivers, ce temps sacrificiel trouve son apothéose le dimanche avec la corrida célébrée l'après-midi, fondée là encore sur une confrontation de générations. Considérons d'autre part que le sacrifice des six taureaux représente au terme de cette période de jeûne une profusion de viande à consommer, point final d'une inquiétude avouée face à cet aspect trop séduisant de la vie.

On le voit, il s'agit de faire ressortir les différents niveaux d'analyse : religieux, social, culturel. La Semaine sainte est l'occasion pour une société d'assurer sa propre reproduction à travers la religion, mais aussi de se rassurer sur le destin de ses individus, à travers la famille d'abord, l'organisation du groupe ensuite.